L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 27 DECEMBRE 1885.

A propos de la guerre des Balkans.

SOUVENIRS SUR SKOBELEF.

Voici de nouveau, dans les bulletins télégraphiques, ces noms sonores de Sofia, de Simnitza, d'Ak-Palanka, de Widin, que nous y trouvions si souvent, il y a sept ou huit ans, pendant la guerre russe-turque, involontairement, la pensée se reporte vers celui qui y jouait les premiers rôles, vers cet étonnant Skobelef sur qui se fixaient alors les yeux de l'Europe, qui sembla un instant appelé à la plus haute fortune, et dont la mort mystérieuse, à l'hôtel Dusseaux, de Moscou, il y a trois ans à peine, vint si brusquement arrêter la carrière. Deux écrivains bien informés de tout ce qui touche à cette curieuse figure historique, M. Archibald Forbes et M. Nemirovitch-Dantchenko, nous donnent précisément sur elle de très détaillés les plus complètes et les plus pittoresques : le premier dans ces *Souvenirs of some continents*, dont le *Temps* a déjà eu l'occasion d'entretenir ses lecteurs ; le second dans une grande biographie spéciale dont M. Brayley-Hodgetts publie, d'après la russe, une excellente traduction anglaise. (*Personal adventures of general Skobelef*. London, W. Allen & Co, In-8o.)

De ces témoignages véritablement autorisés, comme du témoignage unanime de tous ceux qui ont approché Skobelef avant 1880, il reste une impression de vraie grandeur militaire et, si l'on peut dire, de chef d'armée idéal, qui n'est chose commune dans les annales d'aucun peuple. Peut-être Skobelef, comme tant d'autres, est-il mort juste à point pour que cette impression reste entière. La plupart des gens qui l'ont vu à Paris en 1881, lors de son mémorable toast, disent qu'il n'était plus déjà que l'ombre de lui-même, pour l'éclat intellectuel, pour la ferveur guerrière, l'audace endiablée et la beauté physique. C'est le Skobelef de 1877-78 qu'on aime à revoir par le souvenir, type véritablement extraordinaire du soldat comblé de tous les dons : bâti comme le cuirassier de Géricault, brave comme Ney, savant comme Moltke, heureux comme Bonaparte, élégant comme Murat, gai comme un étudiant, parfait en son genre, autant que peut l'être un vers de Victor Hugo, une statue grecque ou un pur sang victorieux. Rien de plus rare que cette perfection professionnelle. Qui ne connaît l'angoisse esthétique d'entendre un ténor aux jambes torses ou un orateur sans voix, de trouver une âme de valet chez un savant illustre ou simplement de découvrir que Coudé avait le dos rond et le cou dans les épaules ? Cette chose bête qui est la guerre ne se relève un peu que par le déploiement des formes plastiques. L'officier à lunettes est le plus triste produit du siècle. Quand il s'agit de sabrer, parlez-nous d'un gaillard de cinq pieds six pouces, avec les muscles et la poigne de l'emploi.

Skobelef avait tout. M. Forbes, bon juge en fait d'hommes, dit qu'il n'en a jamais rencontré d'aussi séduisant : "Les soldats, les bourgeois et les femmes, tout le monde raffolait de lui. Je vois encore ce beau front couronné de cheveux châtains, ces yeux bleus, clairs et pénétrants, dont le regard venait si franchement au-devant du vôtre ; ce nez long, droit et *décisif*, de l'espèce de ceux que Napoléon aimait à trouver sur la face de ces généraux ; cette bouche bien dessinée et d'une si singulière mobilité d'expression ; ce menton rond et puissant ; cette fossette au centre ; toute cette physionomie énergique et mâle, encadrée dans la barbe soyeuse qui tombait sur sa poitrine d'athlète.... C'est homme de trente-trois ans avait tout fait, tout vu, tout lu. Il avait poussé des reconnaissances à travers les steppes de l'Asie, autour du lac Victoria et jusqu'à l'Hindou-Koush. Il savait par cœur Balzac et Sheridan. Herbert Spencer et Hamley. Son opinion était faite sur la faveur du prochain Derby, sur la cuisine du café Anglais et sur le répertoire de Mme Céline Chaumont, comme sur la cavalerie anglaise et sur les gués de l'Oxus. Il savait la musique, et un soir il nous chanta d'une voix charmante, à Mac-Gahan et à moi, en s'accompagnant au piano, des chansons françaises, allemandes, russes, italiennes et irlandaises, pour finir par "*Auld Lang Syne*", avec l'accent voulu.... En le quittant, je me dis que je venais de voir le plus admirable spécimen de perfection moscovite, ou, pour mieux dire, cosmopolite, qu'il n'eût jamais été donné de rencontrer. Encore ne l'avais-je vu dans son véritable élément—sur le champ de bataille."

M. Forbes ne devait pas tarder à avoir ce plaisir et nous à donner de Skobelef au feu quelques unes des plus merveilleuses photographies instantanées qui soient tombées de sa plume. Celle de Mac-Gahan, le célèbre correspondant américain, qui nous montre le "général blanc" ravenant ses troupes à Plewna, après leur premier échec, restera pourtant sans rivale :

"C'était l'image même de la fureur guerrière. Uniforme souillé de sang et de boue, l'épée brisée au poing, la croix de Saint-George tordue sur l'épaule, la face noire de poudre et de fumée, les yeux hagards et rouges, les lèvres sèches, la voix rauque, Skobelef donnait des ordres dans une sorte de râle, au milieu des cadavres et des blessés.... Je le revis le soir sous la tente : il était calme, frais et reposé."

On sait avec quel dandysme de bon aloi il avait soin de se parer pour la bataille et de n'y aller qu'en grand uniforme avec tous ses ordres, gauté, parfumé, sur un beau cheval blanc. La taille haute et souple, la barbe flottante et l'œil brillant, il aimait à se jeter au plus fort du péril, à s'offrir aux balles comme une cible, à toujours tenter l'invraisemblable. Il disait qu'il suffisait de vouloir pour pouvoir, et qu'il n'y avait rien dont les Cosaques ne fussent capables. Toujours il restait invulnérable. Les Turcs se croyaient battus d'avance quand ils le savaient devant eux. C'était l'homme d'action par excellence et, en même temps, le travailleur le plus infatigable. Partout il étudiait et lisait, à Khiva comme à Giurgreve, comme à Simnitza, et dans la tranchée devant Plewa. Il ne se contentait pas de feuilleter tout ce qui paraissait en Europe sur l'art militaire : il annotait, il creusait, commentait perpétuellement ces lectures. Vivre dans son entourage, c'était apprendre sans relâche. Constamment il exposait ses vues à ses officiers, il les discutait avec eux, exigeait leur avis, répondait aux objections. Avec cela une préoccupation incessante de connaître les hommes et de choisir les plus dignes pour ses laboratoires. Le général Doukhonin, chef d'état-major du 4e corps russe, a dit de lui :

"Nos autres grands généraux, Radetsky et Gourko, savaient distinguer les talents spéciaux d'un officier et les les utiliser. Skobelef savait tirer de chacun tout ce qu'il pouvait donner, et, en outre, par ses exemples ou ses conseils, encourager, perfectionner ses subordonnés."

—Ce n'est pas tout d'être brave, il faut encore être avisé, disait-il souvent. Ce qui ne l'empêchait pas de rechercher pardessus tout les braves soldats, et quand il en découvrait un qui n'était pas sous ses ordres, de recourir à toute sorte de démarches, de mines et de contre-mines pour arriver à l'avoir dans sa division. Il aimait fort à lui faire un véritable corps d'élite.

A tous les points de vue, Skobelef était un homme supérieur. Il le savait et attendait avec une superbe confiance l'accomplissement de ses destinées. Dans un pays où la faveur personnelle est tout, il s'était élevé par son seul mérite, en dépit des jalousies, des rivalités et des haines. A trente ans, il avait conquis les étoiles de général de brigade, et à trente-deux il avait sous ses ordres son propre père, général de division comme lui.

Né en 1845, Skobelef se destinait d'abord à l'étude des sciences physiques et naturelles. Les folies de jeunesse qu'il fit à l'Université l'amenèrent à entrer dans l'armée et à partir pour le Turkestan. En 1868, il y commandait une *sotnia* de Cosaques; en 1871, il était attaché à l'état-major du grand-duc Michel. Il prit part à l'expédition de Khiva, s'y distingua sous le général Kaufman, obtint un congé pour aller voir la guerre carliste en Espagne, puis fit la campagne de Khokand et en revint avec le grade de général de brigade, alors que tous ses camarades de promotion étaient encore simples capitaines.

Ce fut, pour la cour, un sujet inépuisable de railleries. On lui en voulait de cet avancement foudroyant: on plaisantait sur les victoires qu'il avait remportées en Asie contre les "robes de chambre," comme on appelait les Turcomans. Au moment où la guerre de 1877 éclata, il s'agissait en quelque sorte pour lui de gagner pour la seconde fois ce grade qu'il avait obtenu si jeune. En quelques semaines, c'était chose faite. Il fallait nécessairement le remarquer partout où il se trouvait. Le laissait-on sans troupes, dans quelque état-major inactif, il prenait le fusil comme un simple fantassin et s'en allait à la chasse à l'homme; ou bien il se chargeait de poser des torpilles dans le lit du Danube, sous le feu des avant-postes ottomans; ou il accomplissait comme par gageure quelque tour de force héroïque. Ses envieux le faisaient accabler de dégoûts et d'humiliations, au point qu'il lui arrivait de dire : "La guerre finie, je donne ma démission, je me retire à la campagne et je me consacre tout entier au conseil municipal de mon village (zemstvo); je ne puis plus tolérer tout ceci...." Mais déjà son nom était sur toutes les lèvres, et une prodigieuse popularité commençait à le dédommager des aridités de la cour: dédains qu'il lui rendait, au surplus, car personne n'avait en plus profond mépris les conventions mondaines. Il savait inspirer à ses soldats un dévouement aveugle et leur faisait accomplir des prodiges, il avait pour eux une foule de recettes et jusqu'à cette pointe de charlatanisme qui semble un élément indispensable dans le caractère des grands conducteurs d'hommes.

Par exemple, il s'occupait minutieusement de leur bien-être, veillant savoir s'ils étaient bien équipés, bien nourris, bien payés. Avisait-il un soldat isolé, à l'instant il lui demandait : — Tu as eu ton thé, aujourd'hui ? — Oui, Excellence. — Matin et soir ? — Oui, Excellence. — Et la ration d'eau-de-vie, la ration de viande sont ce qu'elles doivent être ?.... Malheur au capitaine de la compagnie si la réponse était négative. Une enquête immédiate s'ouvrait, et, pour peu qu'elle tournât contre l'officier, il ne devait point attendre de pitié.

" Des lamentables images, raconte M. Nemirovitch, sont on marche sur la route de Banyas à Giurgevo. Plusieurs officiers à cheval les rejoignent. Skobelef est du nombre. — Bonjour, mes braves. — Bonne santé à Votre Excellence. — Il fait chaud, n'est-ce pas, et l'étape est dure, par ce soleil ? — Assez dure, Excellence. Et, en effet, ils étaient las, les pauvres soldats, écrasés sous leur sac, les pieds gonflés dans de mauvaises bottes, enfoncant dans le sable à chaque pas. — Je vais marcher avec vous, dit Skobelef, qui mit pied à terre et prit un cheval à un Cosaque. — Tu vas le se duire à Giurgevo, ajoute-il. Au revoir, messieurs, je vais faire l'étape à pied, avec ces braves gens !....

"Bientôt nous entendîmes derrière nous les soldats qui riaient en causant avec lui ; puis ils se mirent à chanter en chœur et le général mêla sa voix aux leurs.—Que vous disait-ils ? De quoi causiez-vous ? demandais-je plus tard à l'un de ces hommes.—Oh ! de toute sorte de choses. Il sait nous comprendre, allez !....Il a demandé à l'un de nous quand il comptait passer officier. Le pauvre garçon s'est mis à rire.—Jamais, je pense, a-t-il répondu—Alors, c'est ou tu est un mauvais soldat, lui a dit Skobelef. Tu as le vrai soldat ne pense qu'à passer officier. Le premier général Skobelef était un paysan comme toi : il avait labouré la terre et pansé les chevaux; cela ne l'a pas empêché d'arriver aux hautes fonctions.... Que voulez-vous dire ?—Que c'est *vrai paysan !* répliqua l'homme avec fierté."

Skobelef prit l'habitude de faire souvent de ces marches à pied avec ses soldats. C'est là qu'il pénétrait dans leur cœur et que, de leur côté, ils s'habituaient à le comprendre.

Jamais il ne s'engageaient dans l'action sans bien expliquer personnellement aux hommes ce qu'il attendait d'eux : — Vous voyez cette redoute ? Il s'agit de la prendre. Plus vous irez vite et moins vous aurez de chance de rencontrer une balle.... Ne vous arrêtez pas pour tirer. C'est bon quand on est tranquille et bien abrité derrière un retranchement. En attendant, un homme vraiment brave et avisé ne s'arrête pas pour tirer. Il va droit au but, il y arrive, et alors.... à la baïonnette !....

Sur quoi, il se mettait à table avec eux et mangeait leur soupe. Presque toujours aussi il convoquait les sous-officiers en véritable conseil de guerre, pour leur donner ses instructions en personne. Il savait que les sous-officiers sont l'âme d'une armée, qui vaut surtout par eux sur le champ de bataille.

Une de ses habitudes, aussitôt qu'on campait, fût-ce pour un seul jour, était de faire sans délai creuser des fossés qu'on remplissait d'eau pour la toilette matinale des soldats. Même à la tranchée, il voulait que ces bains primitifs fussent toujours tenus en bon état. Il avait soin aussi de faire former des chœurs de musique et de procurer à ses hommes toutes les distractions, tout le bien-être compatible avec la vie des camps.

Sa générosité était inépuisable. Toujours et sans relâche, il donnait à ses soldats, à leurs familles, à tous les pauvres gens qui s'adressaient à lui. Sa correspondance avait fini par être un véritable musée de la misère. Des paysans s'adressaient à lui parce que leur récolte avait brûlé, des mariéagés parce qu'ils allaient faire faillite, des femmes parce que leur mari avait mis en gage leur annean de mariage ; et pour tous il avait une réponse, un conseil, un secours.

Un jour, à Moscou, il passait dans la Nicholskaya. Un paysan se jette à genoux devant lui.—On me dit, général, que vous êtes Skobelef !—C'est vrai, mon ami.—Eh bien, laissez-moi vous remercier, car je vous dois tout !— Vraiment, mon brave, comment cela ?—J'allais être saisi, mon petit père ; j'avais toute la commune contre moi ; mais, au vieux soldat me dit : Va à Skobelef, il arrangera cela. J'ai suivi son conseil, je vous ai écrit, et, en effet, vous avez tout arrangé en ordonnant au gouverneur de me laisser tranquille. Merci, petit père, mon défenseur et mon sauveur !.....

Une autre fois, au Bulgarie, il donnait de sa bourse des pelisses fourrées à tout son corps d'armée.

Les rapports de Skobelef avec son père étaient d'un comique intense. Ils avaient tous deux le même grade, mais le fils se trouvait le supérieur du père, à raison du commandement qu'il exerçait et de la croix de St-Georges de deuxième classe, dont il était décoré. Le vieux Skobelef était fier de cette circonstance comme père, mais en même temps, il en était jaloux comme officier.—Après tout, je suis votre supérieur ! lui disait son fils en matière de plaisanterie, quand ils avaient ensemble quelque discussion.—Fort bien. Cela étant, tu n'auras plus au sou de moi, répliquait le vétéran.—Bon, vous savez bien que c'est impossible.— Tu as ta solde, que diable !.....—Ah ! oui, parlons-en ! Ou plutôt n'en parlons pas, c'est trop ennuyeux.... Mais savez-vous, père, qu'au fond je suis houteux quand je me vois votre chef .. Un beau soldat comme vous, car vous êtes encore superbe, il n'y a pas à dire ! — Va, va, ai tu crois que je me prends à tes paroles dorées ?— Et des états de service comme les vôtres !.... La campagne de Hongrie vant toutes celles qu'on a vues depuis. C'est là que vous avez été mis pour la première fois à l'ordre du jour, n'est-ce pas, petit père ?..Oh ! Jon sait que vous ne boudez pas au feu, et que vous tenez de moi !—Va toujours, et tu crois m'amadouer, tu te trompes !..

En fin de compte, le vieux général finissait presque toujours par céder. Mais les besoins de Skobelef étaient sans bornes, et, quand ses demandes se renouvelaient trop souvent, la discussion tournait à l'aigre :—Vous êtes d'une avarice !....c'est le fils.—Dis donc qu'il n'y a pas de fortune qui pût résister à tes folles dépenses !.... —Général, prenez garde ! Vous manquez de respect à votre chef, et je ne sais ce qui me tient de vous mettre aux arrêts !

Ce mépris absolu de l'argent, cette libéralité constante, cette bonne humeur inaltérable, jointe au plus brillant courage et au bonheur le plus insolent, valaient au jeune général une popularité sans exemple. Ses ennemis, toujours acharnés contre lui, savaient en faire un grief de plus. Après Akhal-Tépé, quand il ne fut plus possible de l'accuser d'incapacité ou de couardise, comme on avait fait jusque-là, on l'accusa d'ambition démesurée. "—Maintenant qu'il a ouvert la bouche, commença-t-on à dire, il n'y aura plus de morceau assez gros pour son appétit !" On lui attribuait des projets de domination universelle; c'était un Bonaparte en herbe ; il rêvait de supplanter la famille régnante, d'asservir non-seulement la Russie, mais l'Europe. Ces choses avaient cours, trainaient dans les gazettes et se répétaient dans les salons. Skobelef s'en affectait plus qu'il ne l'aurait dû peut-être, tombait en des accès de noire mélancolie et se remettait à parler d'aller planter ses choux. Plus souvent, il se révoltait et laissait percer l'indignation que lui inspirait tant d'injustice :

"Dans nos longues causeries, la nuit, sous les étoiles, écrit M. Forbes, je crois sincèrement qu'il m'ouvrit le cœur... Il n'était pas nihiliste, et pourtant son indépendance de caractère, son dédain non dissimulé pour le monde officiel, son hautain mépris de ce qu'il y a de pourri dans l'État russe, *indiquaient au moins de tendances nihilistes*. Il avait dans la valeur militaire du paysan russe une confiance sans bornes, et répétait avec un plaisir visible le mot de Napoléon : Il ne suffit pas de tuer une fois le soldat russe, il faut l'assommer deux fois, tant il a la vie dure.... A l'époque dont je parle (1877-78) son idée fixe était une invasion russe dans l'Inde anglaise. J'essayais de lui démontrer combien l'entreprise était peu pratique. Il ne faisait que rire de mes arguments, et, à vrai dire, sa campagne du Turkestan lui donnait un peu le droit de croire à l'impossible.....

"J'abhorrait les Allemands, dit ailleurs le même écrivain, leurs prétentions et leur pédantisme. Tout en reconnaissant leur valeur militaire, il croyait que sur ce point leur réputation était sinon surfaite, du moins arguée à trop peu de frais.—Après tout, de l'infériorité des forces et à l'incapacité des généraux qu'ils avaient trouvés devant eux."

Comme tous les soldats heureux, il aimait la guerre pour elle-même, et cherchait à s'en excuser par des hypothèses : "Toute nation a le droit et le devoir de s'étendre jusqu'à ses frontières naturelles, disait-il. Nous autres Slaves, par exemple, nous devons avoir le Bosphore et les Dardanelles, sous peine de perdre "notre raison historique". Si nous n'arrivons pas à mettre la main sur ces détroits indispensables, nous étoufferons, quelle que soit l'étendue de notre territoire. Il est temps d'en finir là-dessus avec les scrupules sentimentaux, et de ne plus voir que nos intérêts. Napoléon les connaissait bien, quand, à Erfurt et à Tilsitt, il proposait au tzar Alexandre de refaire avec lui la carte d'Europe. Il offrait de nous donner toute la Turquie, la Moldavie et la Valachie, à la seule condition qu'on le laissât agir contre les Anglais et les Allemands. Nous n'avons pas su le comprendre. C'était nous proposer de détruire nos pires ennemis et par-dessus le marché de nous accabler de biens, pour nous remercier de la permission."

M. Nemirovitch, qui rapporte ces paroles, signale encore chez Skobelef d'autres opinions qui étonnent, sous le mérite de découler logiquement de ces prémisses. C'est ainsi qu'à propos de la Pologne il disait que le crime n'était pas de l'avoir conquise, mais de l'avoir partagée, et d'en avoir abandonné des lambeaux à l'étranger.

Il se piquait aussi d'expliquer la nécessité de la guerre par des considérations économiques. Ce qui l'amène, disait-il, c'est toujours la tentation qui s'offre à la nation la plus forte d'attaquer la plus faible, pour accroître à la fois son territoire et son capital, ou la plus pauvre d'attaquer la plus riche, pour s'approprier son épargne: "Vous me demandez comment nous pourrions nous engager dans une guerre européenne, aujourd'hui que le rouble vaut seulement 62 kopecks au lieu de 100. Je vous réponds que la guerre est précisément la seule industrie où l'on puisse s'aventurer sans capital. En 1793, les finances de la France étaient dans un plus mauvais état que les nôtres ; un franc en argent valait cent francs en papier. Est-ce que cette circonstance même n'a pas aidé des soldats sans souliers, sans pain et sans solde à aller conquérir chez l'ennemi tout ce qui leur manquait, et à si bien remplir les caisses de l'État que le franc reprit sa valeur normale ?.... Sous Pierre le Grand, nous étions bien pauvres: après la bataille de Narva, pour faire des canons, il fallut fondre les cloches.

"Il suffit d'une victoire remportée à Poltava avec ces canons pour changer la face des choses et faire de la Russie une grande puissance.... Et la conquête de la Russie par les Tartares ! Croyez-vous qu'ils l'aient faite parce que le chaos était en leur faveur ? Ils avaient faim et rien à se mettre sous la dent : voilà pourquoi ils sont venus chez nous. Quant à moi, si l'on me demandait mon avis, je dirais que nous devons attendre que le rouble soit descendu encore au-dessous

Nous espérons que cette cause généreuse triomphera. Elle a pour elle tous les grands et beaux sentiments du cœur humain.

A Paris, un Anglais qui sort d'un dîner trop excellent peut-être, hèle un fiacre, et souriant à je ne sais quelle pensée, dit :

—Rue Mosnier, ou rue Clapeyron.

Puis sondain :

—Non, il vaut mieux rentrer sérieusement chez soi.

Et, gravement :

—Cocher, à Londres !

Un mot du grand avocat Lachaud, à propos de l'affaire du colonel Herbinger. L'opinion publique, profondément émue, se tourne d'un côté ou de l'autre avec une rapidité inouïe. L'innocent de la veille est le criminel du lendemain.

L'avocat général venait de demander la tête du condamné.

—Et, dit-il en finissant, ce n'est plus la justice qui crie vengeance, c'est l'opinion publique entière qui demande le dernier châtiment.

—Messieurs, dit Lachaud en se levant et en montrant le Christ, celui-ci aussi était innocent, et la clameur publique avait demandé sa mort !....

L'acousé fut acquitté.

Dans un café du boulevard :

—Garçon, ce café est détestable.... Ce n'est certainement pas du moka, pas même du bourbon !....

—Monsieur, c'est du bourbon, j'en réponds ; mais c'est peut-être de la branche cadette....

On lit, dans un nouveau romau :

—Elle avait un petit chapeau Henri III qui lui donnait un charmant air Pompadour !

Un amusant récit du *Musical Herald* de Londres :

"Lorsque Mlle Z...., du Théâtre-Lyrique de Paris, fit son tour artistique du monde, elle donna un concert aux îles de la Société ; aux termes de son engagement, elle devait chanter un air de la *Norma*, ainsi que quelques romances, et le directeur lui assurait que comme cachet le tiers de la recette. Lorsque vint le moment du partage, la chanteuse ne fut pas peu surprise quand elle vit que sa part se composait de.... trois porcs, quarante-quatre poulets, vingt-trois dindons, cinq mille noix de coco et une quantité de bananes, citrons et orangues !!"

Le correspondant de notre confrère ne serait-il pas natif des bords de la Garonne ?

Deux bohêmes se rencontrent.

Le plus jeune n'a pas de paletot. Le second a un vieux pardessus d'été. Ils échangent ces réflexions :

—Ça vie est dure ! Je n'ai pas de paletot, et je le hens !..

—Moi, c est le contraire. J'en ai un et je ne le sens pas !

On juge un vagabond accusé de vol.

—Avez-vous déjà subi des condamnations ?

—Je ne me rappelle pas bien, mon président, mais je suis sûr que ça ne m'est pas arrivé depuis cinq ans.

—Comment le savez-vous ?

—J'ai été en prison tout ce temps-là.

Les journaux ont annoncé que M. ...., chef d'orchestre au théâtre de ...., venait d'obtenir du conseil d'État l'autorisation de prendre la particule.

—Ma noblesse est authentique, disait-il à ce propos ; mes ancêtres remontent aux croisades. L'un d'eux a accompagné l'empereur Frédéric Barberousse.

—Sur le piano, insinue le premier violon.

Le chiffonnier Chauffignard pique mélancoliquement avec son crochet sur le bord du ruisseau.

Le curé de Meudon, qui passe par là en tilbant, lui adresse ses félicitations.

—Tu es encore pire ! Je te compliment !

Le chiffonnier secoue la tête.

—Bah ! encore une fille !

—Eh bien ! est-ce que cela ne te fait pas le même plaisir ?

Ici, Chauffignard se redresse, et, avec une douleur concentrée :

—Et que deviendra le nom ?

S'il est reconnu aujourd'hui, à peu près dans l'Europe entière qu'un claque de bonne coupe est le suprême ornement de l'homme civilisé, ce chapeau à ressorts n'en fait pas moins encore la terreur des naïfs habitants du désert.

Un voyageur, se trouvant récemment au Maroc, à Fez, se vit entouré par une foule multicolore que l'aspect de son "complet" économique et foncé mettait dans un état de délirante allégresse.

Notre homme, très enivré de ses succès d'hilarité, pressait le pas, mais la foule devenait de plus en plus tumultueuse.

Elle commençait même à lui lancer des pierres et des os de cheval. Le voyageur eut alors une inspiration de génie. Il s'arrêta brusquement, prit l'attitude héroïque d'un homme poussé à bout et fit son gibus, qu'il ferma à la grande stupéfaction des musulmans, pour le rouvrir tout à coup.

La détonation inattendue et inexplicable répandit la terreur parmi les assaillants qui prirent la fuite avec des gestes éperdus, tandis que notre voyageur précipitait leur déroute par des salves ininterrompues.

Le parapluie a, dit-on, le même effet sur les tigres.

Echo militaire : On est au rapport.

—Sergent, l'homme que vous portez pour mort dans la dernière rencontre n'est que blessé.

—Mon lieutenant, je vais arranger ça. Et il écrit en marge : Mort par erreur.

Quelques jours après, l'officier dit au sergent :

—L'homme est mort à l'ambulance ; inscrivez-le.

—Oui, mon lieutenant.

Et il écrit en marge : Remort.

En cour d'assises :

—Ainsi, malgré les charges qui vous accablent, vous persistez à nier ?

—Mon président, un honnête homme n'a que sa parole. A l'instruction, j'ai nié. Je persiste.

Le jeune Goutran, qui vient de perdre son oncle, commande un vêtement de deuil à son tailleur. Celui-ci essuie ses yeux mouillés de larmes :

—Que vous arrive-t-il ? demande le neveu.

—Ah ! ce pauvre M. X.. !

—Eh bien ! son décès vous cause-t-il tant de peine ?

—Hélas ! je vous crois ; vous ne perdez qu'un oncle, moi je perds un client !

Entre diplomates à la conférence de Constantinople :

—Cette attitude soudaine des Serbes contre les Bulgares a singulièrement compliqué notre besogne !

—La tâche sera bien plus grande si la Grèce fond sur les Turcs !

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 26 décembre 1885

Jour Férié.

Les Bourses étant fermées et les affaires généralement suspendues, à cause de la Fête de Noël, nous répétons les cotes de jeudi pour référence :

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine.....	$10,409,801 00	1,230,527 00
Même temps la semaine dernière.	11,113,745 00	1,209,792 00

ARGENT AMÉRICAIN.

Argent américain (étalon)....	au pair	
" (trade dollar).	82½c	
Prix de l'argent en lingots à Londres.....	46⅞	

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain....	79	
Pièces de 5 francs.....	30⅞	
Pièces de 20 francs.....	$3,80 ⅞	3,90
Souverains.....	4,90 ⅞	4,95
Pièces de 10 thalers.....	7,50 ⅞	....
Doublons espagnols.....	15,40	
Doublons patriotes.....	15,35	
Doublons mexicains.....	15,40	
Pièces de 20 pesos mexicaines.	....⅞	19,40
Or de l'Amérique du Sud.....	80c par pce	
20 marcs prussiens.....	4,60 ⅞	4,74
Or de la Californie.....	7⅞@8 0/0 cent	
Or américain, poids léger.....	95⅞	97
Or américain, inutilé.....	5 0/0 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

L'argent est en bonne demande et stable.

Prêts sur demande : aux banques 7 à — pour cent ; en dehors des banques, 5 à 7 pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit :

Papier de commerce exceptionnel.	8 pour cent	
" ordinaire.....	6 "	"
Prêts sur garanties collatérales....	5⅞	"
Hypothèque A1.....	7⅞	"

CHANGE.

BERCHMARKS—Commercial	94½@94⅝	
Le STERLING est irrégulier.		
eConnaissement de navire A1 clear.....	483 @	484
eTraites de banques.....	485 @	486
eéclante jours.		
Les FRANCS sont irréguliers.		
eFrance de commerce.....		5.21¼
eTraites de banques.....		nom.
eéclante jours.		
Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est facile.		
Traites de commerce à $1 50 d'escompte par $1,000.		
Les banques tirent des chèques nominaux au pair.		

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureau 11 A M.

Jeudi

$21.000 City 6 0/0 certificates Bonds..... 103

Bureau à 2 P. M.

6 actions du N O Gas Light Co.....	$105½
50 actions du Citizens' Bank	$ 46½
$1,000 Louisiana 4's.....	74⅞

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur	Offre	Demande de
Canal & Banking Co.....	100	138	140
Citizens.....	100	46⅞	46½
Germania National.....	100	140	150
Germania Saving.....	100	135	140
Hibernia National.....	100	110	....
Louisiana National.....	100	119½	122
Metropolitan & Savings.	100	118	121
Mutual National.....	100	115½	119½
N O National.....	100	45	47
Peoples.....	50	56	60½
State National.....	100	115	125
Union National.....	100	109	110½
Whitney National.....	100	109½	112
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins.....	100		82½
Factors and Traders Ins.	100	92	98
Firemen's Ins.....	100		50
Germania Ins Co.....	100	127½	....
Hibernia Ins.....	100	107	110
Home Ins.....	40	25	27
Hope Ins.....	100	107	109
Lafayette Ins.....	100	54	60
Merchants Mutual.....	100	62	64
Mechanics and Traders.	100	111½	113
N Orleans Ins Ass.....	30	24	26
N Orleans Ins Co.....	50	42	45½
People's Ins.....	25		20
Sun Mutual Insurance.....	100	127	130
Southern Ins Co.....	100		100
Teutonia.....	100		....
Chemins de fer urbains.			
Carrollton.....	100	97	99
Crescent City.....	100	73½	78
Canal Carrollton.....	100		90
New Orleans City.....	100	102½	103
Orleans.....	50	40	45
St-Charles Street.....	50	75	....
Actions diverses.			
Bienville oil Works Co....	100		68
C C C Slaughterhouse.....	50	29	31½
Imp Bonded Warehouse....	100	36	....
Jaffor City Gas Light Co.	100	15	....
Louisiana Ice Manufacture.	50	11	14
La State Lottery Co.....	10	350	500
La Oil Co.....	100	22	33
Metairie Cemetery Ass.....	100		....
N O Gas Light Co.....	100	105	108
N O Waterworks Co.....	100	61½	62
Pilsatere Crescent Oil Co.	100		....
Sugar Shed Co.....	100	58	61
Southern Mfg & Export Co.	100		....
Southern Pacific Electric Light Co.....	100	44	52
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's.....		74⅞	75¼
" Three Baby bonds.		52	53
Bons de ville.			
Premiums.....		97½	97¾
Premium drawn bonds.....		180	....
Privilege on Premiums.....			....
City 7's.....		107½	112
Consolidated 6's.....		106	108
" Crescent.....		104½	109
Consolidated Extended.....		106	108
" Crescent.....		104½	109
Extended 6's.....		103	105
" Railroad.....		....	....
" Waterworks.....		....	....
" Park.....		....	....
City 6 0/0 certificates.....		103	103½
City 6 0/0 Cts for Consol Coup		104⅞	105½
Bons divers.			
U S 4 0/0.....		124	....
Canal Clath. St RR mort.....		90	98
New Orleans, St Louis & Chicago RR			
Jackson RR 1st mort.....		104½	....
Jackson RR 2d mort. coup....		115½	117
Jackson RR 2d mort. debt.....		115½	....
Morgan's L & T 1st gold mort.		103	....
N O Pacific RR 1st mort.....		48	....
St-Charles Street Co mort.....		90	....
Crescent City 1st.....		....	....
N O City RR Co mort.....		109½	112
St-Charles R R Co mort.....		105	....
N O Waterworks Co mort.....		100	111
La Ice Mfg Co mort.....		100	....
Levee S. Cotton Press mort..		....	....
Certificats d'hypothèques.			
State Warrants Consti. 1884..		45	48
State Warrants Ordin. 1884..		29	32½
do do do 1885..		29	32½
Police Cts.....		16	25
School Cts.....		29½	35
City Scrip, old.....		80	85
" new.....		61	62½
Jan. In. Cts. on State Consols.		32	38
Cts émis en vertu de l'acte 93 de 1885.....		45	53
Unpaid State Coupons No 12 (janv. 1 1880).....		18	20
Unpaid State Coupons prior to No 12.....		36	40
Unpaid City Coupons.....		....	....
Half paid City Warrants.....		....	....
State School Warrants.....		35	....

1 Avec dividende. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Crossman's Lease. 6 New Stock.
*Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches, et nos statistiques de coton nous viennent du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS.

SUR PLACE.

Jeudi.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 6,500 balles, comprenant 800 balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est calme.

Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅜c plus bas que les cotons blancs

Délivré sur contrats, — balles.

	Jeudi	Mercredi	Jeudi de la semaine dernière
Low Ordinary.	6⅞	6⅞	6⅞
Ordinary.....	7⅞	7⅞	7⅞
Good Ordinary.	8	8	8
Low Middling.	8¼	8¼	8¼
Middling	8 11/16	8 11/16	8 11/16
Good middling.	9 5/16	9 5/16	9 5/16
Middling Fair.	10	10	10
Fair.....	11	11